

Elle ne répondit pas. Il lui prit la main et dit encore :

— Aussitôt de retour, je viendrai vous voir... Mais dites-moi, ne me considérez-vous pas, dès aujourd'hui... comme... votre ami ?...

Elle le regardait toujours et paraissait chercher l'explication de ces derniers mots.

— Puisque je m'intéresse à votre père... puisque....

Il avait le mot de *secours* aux lèvres, mais il n'osa le prononcer...

Et il reprit un peu brusquement :

— Je vous enverrai mon médecin.

Il serra la main de la jeune fille, une pauvre petite main amaigrie et presque diaphane.

— Adieu, dit-il, au revoir... Comment vous appelez-vous ?

— Marthe, dit-elle.

— Et votre père s'appelle bien M. Simon ?

— Oui, fit-elle d'un signe de tête, il n'a pas d'autre nom.

Quelques minutes après, le baron descendait la rue de la Croix en se disant :

— Je leur enverrai Courtenay, il leur fera accepter ce qu'elle m'eût certainement refusé aujourd'hui. Pauvre enfant !...

Et le baron Paul Morgan, en dépit de ses préoccupations personnelles, du désespoir de sa Pauline adorée, de l'inquiétude où il était lui-même touchant M. de Valserras, le baron se sentait le cœur allégé, et il lui sembla qu'un coin de ciel bleu se montrait dans l'horizon de son avenir assombri.

#### XIV

A mesure qu'il s'éloignait de la maisonnette, Paul Morgan revenait peu à peu à un sentiment de réalité plus poignante et plus personnelle.

Il songeait à lui-même, ou plutôt à Pauline, cet autre lui-même, qu'il avait laissée dans les larmes ; à M. de Valserras, dont on était sans nouvelles, et enfin à son départ pour Londres.

Néanmoins, il n'oubliait pas la fille de Simon, et même une pensée égoïste se mêlait à sa philanthropie.

— En admettant, disait-il, que Simon m'ait porté malheur, en devenant le sauveur de sa fille, je paralyse cette néfaste influence.

Le baron atteignit, en faisant toutes ses réflexions, la rue de La Fontaine, monta dans un fiacre et indiqua le No 7 du boulevard Malesherbes au cocher.

Il était quatre heures à peine ; le baron avait du temps devant lui, puisque l'express de Londres ne partait qu'à sept. Or, tandis que le fiacre roulait, Paul Morgan se disait :

— Léon est un original, un faux sceptique, il sera ravi d'avoir à s'occuper de cette pauvre fille.

M. de Courtenay habitait le No 7 du boulevard Malesherbes, et c'était chez lui que le baron se faisait conduire, avec la certitude de le rencontrer, car son ami rentrait chaque jour entre quatre et cinq heures pour faire sa toilette et aller dîner.

M. de Courtenay venait de rentrer, en effet, lorsque Paul arriva.

— Comment, mon cher bon, s'écria-t-il, je te revois déjà ! Il paraît que tu mords à mes conseils, hein ?

A ces mots, Paul Morgan tressaillit et songea à l'héritage de son oncle.

— Ma foi, continua Léon de Courtenay, je te croyais bien tranquillement à Auteuil, occupé à roucouler sous les arbres, au bras de ta fiancée.

— Mon ami, dit le baron, je savais te trouver chez toi, et je viens te demander un service.

— Ah ! ah !

— Je t'ai parlé de Simon, n'est-ce pas ?

— Le jettator ? Oui.

— Et de sa fille ?

— Est-ce qu'elle est morte ?

— Non, et je voudrais la sauver, ou du moins adoucir ses derniers jours.

— Voyons, explique-toi un peu plus clairement.

Le baron n'avait pas de meilleure explication à donner que de raconter simplement à M. de Courtenay ce qu'il avait fait en sortant de chez M. de Valserras, et comment il avait eu un entretien avec Marthe Simon.

— Compris, dit M. de Courtenay, je vais trouver notre ami le docteur M..., je l'emène à Auteuil, je me présente de ta part, et je parviens à faire accepter ce que tu n'as osé offrir, c'est-à-dire de l'argent, dans cette maison où on manque de tout.

— C'est tout à fait cela, dit le baron.

— Puis, continua M. de Courtenay, en revenant, je passe chez toi... et te rends compte de ma mission, en ambassadeur fidèle que je suis.

— Quant à cela, tu pourras t'en dispenser demain, dit le baron.

— Pourquoi ?

— Je ne serai pas à Paris, je pars ce soir,

Cette fois M. de Courtenay regarda Paul.

— Ah ça ! mais, au fait, dit-il, je te trouve la mine un peu renversée. Qu'as-tu donc ? Es-tu en froid avec elle ?

— Pauline m'adore.

Et tu pars ?

— Pour elle.

— Je ne comprends pas, dit M. de Courtenay.

— Tu es mon ami, je n'ai pas de secrets pour toi, je vais donc t'avouer tout ce qui nous arrive.

Et Paul, dont la voix était de plus en plus émue, confia à M. de Courtenay l'angoisse de sa chère Pauline et le désastre probable de M. de Valserras.

L'impitoyable sceptique l'écouta froidement, sans émotion, comme il eût écouté la lecture d'un roman.

— Tout cela est très fâcheux, mon ami, dit-il enfin, car voilà tes petites combinaisons de vertu légèrement endommagées.

— Comment cela ? demanda Paul Morgan qui tressaillit de nouveau.

— Hier, tu me disais : " Mon beau-père est riche, il m'associera à ses affaires, et je regagnerai la fortune dissipée, et je la restituerai, avec celle de mon oncle, à ces malheureux affissi touchants qu'inconnus." As-tu dit cela ?

— Sans doute.

— Voici que ton beau-père me fait l'effet d'un homme ruiné. Tu l'es aussi, volontairement du moins ; ta femme donnera des leçons de piano, n'est-ce pas ?

Le baron passa la main sur son front.

— Tais-toi, dit-il, ne raille pas.

— Voilà que tu ne t'en tiens pas là, mon bon ami, poursuivit M. de Courtenay toujours moqueur ; voici que tu deviens philanthrope, bienfaiteur de l'humanité, et que tu entreprends la guérison des filles poitrinaires.

Le baron courba la tête.

— Mais, malheureux, acheva Léon avec un accent de raillerie cruelle, avec quoi vas-tu faire tout cela ? Avec quel argent voyageras-tu, puisque ta chevaleresque probité te condamne à ne plus rien avoir, et que la dot de ta femme va probablement se réduire au bilan que son père déposera un de ces jours ?

— Oh ! tu me rends fou ! s'écria Paul qui, en effet, prit sa tête à deux mains, comme s'il eût été frappé de la foudre.

Leon de Courtenay lui tendit la main :

— Tu as sept jours devant toi pour réfléchir, dit-il. Va-t-en à Londres, repêche ton beau-père et reviens. Pendant ce temps le ciel t'inspirera.

Le baron secoua la tête :

— Mon ami, dit-il, il est un proverbe vraiment français :

*Fais ce que dois...*

— Et advienne que pourra ! dit Léon de Courtenay.

— Pauline pauvre m'aimera pauvre.

— Tarare !